

Adolescence, littérature et barbarie

Benoît Virole

2008 -2021

Dans les nombreux livres destinés aux adolescents, la violence est devenue un thème banal¹. Tueurs, viols, agressions, actes sadiques sont décrits à profusion dans des titres appartenant à des collections destinées aux adolescents. Cette banalisation inquiète les parents, les professionnels, les bibliothécaires et les pouvoirs publics². Cette inquiétude est légitime. Malgré l'évolution des mœurs, l'adolescence n'est pas l'âge adulte. La responsabilité éducative continue à s'exercer sur les adolescents même s'il est devenu difficile d'en cerner les contours. Pour le psychologue, la présence de cette violence en littérature pour la jeunesse pose deux questions principales. La première est de nature prophylactique et concerne l'impact psychique de telles lectures. Comment de telles scènes violentes peuvent-elle ressenties, comprises, élaborées, par des adolescents ? Nous essaierons ensuite de répondre à la question de l'origine de cette violence en littérature.

La séduction traumatique

Ne nous faisons pas d'illusions sur les résultats d'une hypothétique enquête statistique sur le lectorat adolescent dont l'objectif serait d'évaluer l'impact psychologique d'un livre au contenu violent. Les émotions intimes liées à la lecture ne sont ni aisément évocables, ni catégorisables par des cases de questionnaires. Les réactions à la lecture de scènes violentes induisent des ambivalences inconscientes, qui sont réfractaires aux enquêtes. Le sujet peut à son insu affirmer le contraire de ce qu'il ressent vraiment.

Il ne nous reste donc que les ressources de l'analyse des contenus en utilisant l'arrière fond des connaissances acquises par la psychologie de l'adolescence. Décrire en peu de mots la complexité de l'adolescence est une gageure mais heureusement nous disposons du recours aux images. La mue du homard est une célèbre métaphore utilisée par Françoise Dolto pour décrire la crise de l'adolescent. Celui-ci doit abandonner une ancienne carapace le protégeant des agressions du monde pour en construire une autre. Pendant cette période de transition, il est à nu et se défend de cette fragilité par une réactivité sensitive. Cette métaphore a ses limites mais elle présente l'intérêt de condenser des traits essentiels de l'adolescent. Elle met l'accent sur sa fragilité. Les exigences d'autonomie, d'affirmation de soi, de puissance, et de désir de liberté co-existent avec le sentiment d'incertitude, la régression infantile à la dépendance et l'angoisse devant la montée pubertaire. L'adolescent tente de construire de nouvelles certitudes sur le fond instable d'un monde pulsionnel en ébullition. La description de meurtres génère une première réaction que l'on pourrait définir comme une *fascination*. Le jeune lecteur découvre dans le texte une description de scènes qu'il a pu connaître par la télévision et le cinéma mais qu'il va cette fois évoquer avec ses images mentales. Il se crée une évocation mentale imagée privée, qui s'associe avec ses fantasmes inconscients, ses désirs agressifs comme ses rêveries érotiques. Le texte écrit devient le reflet de ses pulsions et lui donne un contenant formel recevant de surcroît une légitimité par le prestige de la chose écrite. Si la violence atteint un degré supplémentaire et qu'elle dépasse les fantasmes du lecteur, elle devient une source de *séduction traumatique*. Est traumatique au sens psychique, toute situation qui dépasse les capacités de gestion mentale d'un sujet et

1. Une version de ce texte est parue dans *Lecture jeune*, Décembre 2008, 128.

2. Commission de surveillance et de contrôle des publications destinées à l'enfance.

le met aux prises avec une excitation qu'il ne peut gérer sans dommage. Il y a une différence entre ressentir le désir de se battre, voire de faire disparaître un rival ou un parent interdicteur, et l'avilissement sadique d'un partenaire dans l'acte sexuel. Par exemple dans le livre d'Antoine Dole, « *Je reviens de mourir* » l'un des personnages est objet d'une soumission perverse, ravalée à un déchet sexuel consommable. La violence devient séduction. Elle génère une excitation nouvelle qui devient difficile à transformer psychiquement. Elle met l'adolescent devant la difficulté à émettre un jugement de condamnation et le place au centre d'un conflit associant le plaisir à l'excitation et la culpabilité devant l'irruption de ce plaisir.

La recherche du sens

Une interprétation des effets de la violence qui en resterait à la mise en exergue de la séduction risquerait de se cantonner à des principes normatifs et manquerait une autre dimension psychologique. Ces scènes de violence sont inscrites dans une histoire. Cette histoire a un sens. Elle est une *élaboration*. Elle implique la recherche de déterminations, explicites ou implicites et une valorisation, positive ou négative, des personnages du récit. Par exemple, la tuerie décrite dans le livre « *je ne mourrai pas gibier*³ » est insérée dans un récit permettant la compréhension de l'acte du meurtrier. Lors du mariage de son frère, le jeune apprenti Martial massacre la quasi-totalité des membres de sa famille et des invités. Acte fou ? Oui, dans ses conséquences mais pas dans sa genèse. Martial est un jeune homme blessé au plus intime de son existence par un entourage décrit comme abject de bêtise. Attiré par les lignes courbes des tables d'harmonie des instruments de musique, il veut devenir luthier et on lui rétorque qu'il s'agit d'un métier d'homosexuel. Après avoir découvert le corps mutilé de son ami, Terence - l'idiot du village mais ami authentique -, la bouche encore pleine d'un détergent de vaisselle que ses tortionnaires ont forcé à avaler, Martial se rend à la noce et massacre frère, sœur, amant, parent et invités, plus préoccupé par le décompte des cartouches que par l'éclatement des cervelles. La né-

gation de l'amour pousse un jeune au meurtre, assassinant dans les autres ce qui a été déjà assassiné en lui. La violence des descriptions du meurtre est enchâssée dans un récit où le déterminisme subjectif du passage à l'acte est explicité. Ce texte court et fort présente une valeur réflexive. Il invite le lecteur à se forger une explication à l'absurdité apparente d'une tuerie. Par ce travail de la pensée, l'impact traumatique de la violence extrême se trouve atténué et transformé dans un réseau de significations où le lecteur peut juger la distance qui le sépare d'un meurtrier. Le même mouvement de distanciation est présent à la lecture du roman « *Quand les trains passent* » de Main Lindroth. L'héroïne entraîne son petit ami de lycée à violer une pauvre fille mise au ban de sa classe. La victime est décrite comme un double de l'héroïne tortionnaire. La violence que l'on exerce sur l'autre est une violence contre soi. Elle n'est pas gratuite ou pur déferlement d'une agressivité pulsionnelle. Elle est l'expression monstrueuse d'une quête identitaire qui s'est dévoyée dans la destruction de l'autre. La question identitaire est au cœur de l'ouvrage d'Anne Cassidy, « *l'Affaire Jennifer Jones* ». Alice était Jennifer et elle deviendra Kate. Trois identités différentes pour un même être et à nouveau un meurtre originel. Devenue adulte, Jennifer redeviendra Alice dans une nouvelle existence. Elle vit alors une histoire d'amour, dans le secret absolu du passé, avant que tout s'effondre et qu'elle soit obligée de fuir et d'emprunter une troisième identité. Tout le livre est construit sur le procédé de dévoilement progressif des identités, sur une véridiction subjective. Se découvrir soi est la dynamique centrale de la crise adolescente.

Critique de la réification

La question du sens est au centre du roman « *Rien* » de Jeanne Teller. Un jeune collégien grimpe au sommet d'un prunier et devient, tel Diogène dans son tonneau, le critique du monde. Ses camarades vont alors tenter de lui prouver que le monde a bien un sens. Pour cela, ils vont déposer à ses pieds des objets ayant pour eux la plus forte des significations. Ils construisent un amoncellement hétéroclite des choses les plus chères à leur cœur. Ainsi, le vélo désiré se mêle aux sandales et aux précieux gants de boxes. Mais bientôt, la surenchère entraîne le choix d'objets

3. Guillaume Guéraud, « *Je mourrai pas gibier* » publié en 2006 aux éditions du Rouergue dans la collection *Ado noir*.

aux statuts plus ambiguës : cercueil du petit frère mort, tête arraché d'un animal, virginité de l'une, doigt coupé de l'autre. De l'objet consommable, on passe à la violence imposée aux corps, aux marques de castration et à la mort. Se lisent alors en filigrane sous la progression de la série objectale, les angoisses adolescentes devant la sexualité et les remaniements oedipiens de la puberté. Sur le plan psychologique, le texte est juste. Il utilise l'art du déplacement narratif pour l'évocation symbolique des préoccupations inconscientes des adolescents. Mais c'est par le thème de l'attribution de valeur que le roman gagne sa force. Le mont de significations devient un dépôt d'objets absurdes. Le roman est une critique de la réification de notre société adulte. Les adolescents révèlent le non sens de notre attribution de valeur aux choses. Dans le regard réifiant de l'adulte, le mont de significations devient objet d'art et obtient une valeur marchande. Tout se terminera dans un incendie rédempteur et l'éclatement du groupe. Chacun deviendra adulte, gardant dans une petite boîte d'allumettes ou un gobelet un peu de cendre du mont de significations. L'intention moralisatrice est menée jusqu'à son terme. Notre monde adulte est dénué de sens et nos adolescents révèlent son absurdité. La violence des actes décrits dans ce roman n'est pas gratuite. Elle est en phase avec les véritables enjeux du devenir soi dans un monde dénué de sens.

Une littérature opportuniste

On peut maintenant mieux discerner les raisons qui président à la présence croissante de la violence dans les romans pour adolescents. Faisons d'abord un sort au procédé de séduction utilisé par le marché pour conquérir un lectorat. Pour émerger parmi des ouvrages en compétition, un auteur et son éditeur promeuvent des textes violents. Ils tentent d'exploiter la séduction traumatique dont ils espèrent un effet d'émergence. Cette tendance s'observe dans tous les médias, du cinéma au jeu vidéo. La libéralisation du marché et le recul des instances de régulation favorisent cette course à l'extrême où tout censeur criant au scandale se voit renvoyer l'image d'un réactionnaire ne comprenant rien à l'évolution des mœurs. Cette course à l'extrême guide la publication de romans dans des collections pour adolescents dont le

contenu dénote une pornographie redévable d'une responsabilité civile adulte. La violence sexuelle du roman Antoine Dole, « *Je reviens de mourir* », est redéivable d'une lecture strictement adulte, c'est-à-dire une lecture pleinement responsable et consciente des effets qu'elle peut générer sur soi. À partir du moment où les adolescents relèvent de la responsabilité parentale, ils ne peuvent pas être considérés comme libres de l'accès à tous les contenus disponibles, même si en pratique beaucoup de parents font confiance aux capacités de leur enfant à s'auto contrôler, ou ont démissionné de leurs devoirs parentaux. L'exigence de contrôle de contenu perdure y compris en littérature. Les responsables de collection peuvent être amenés à nier cette exigence, ce qui revient à nier l'existence de l'adolescence au nom de principes libertaires qui cachent mal leurs intérêts mercantiles.

Littérature adolescente ?

Mais il reste difficile d'établir des normes et ce qui est pris pour l'un comme une tentative de séduction inauthentique sera considéré par l'autre comme un texte symbole de la révolte adolescente. Un texte écrit par un adulte à destination des adolescents peut se conformer aux stéréotypes du goût adolescent. Il n'aura pas la même signification qu'un texte écrit par un jeune auteur portant témoignage des bouleversements encore récents de son adolescence. La violence du contenu des récits comme la violence faite à la langue sont les propriétés d'une *littérature adolescente* qu'il conviendra de ne pas confondre avec une littérature pour adolescents. Le roman « *Adieu la Chair* » de Julia Kino, se lit comme le reportage de l'errance de ces jeunes vue par le « je » intimiste de la narratrice. Peu importe la faible crédibilité de l'histoire. Le roman traite de la question sociale à l'adolescence. L'idéologie de ce groupe d'adolescents est la rupture avec le corps social, jugé aliénant. Or, non seulement ce groupe reconstitue en son sein des relations aliénantes de domination mais la romancière parsème son texte de paroles de groupes de rock et de citations tirées de la littérature américaine. Se voulant destruction des codes institués, le texte se retrouve ultra codé. La violence des crimes de ce groupe n'est qu'apparente. Elle est au fond ritualisée. Sous le couvert de meurtres dénués de sens, il

s'agit d'un parcours initiatique de démarcation de la société pour reconstituer un groupe. La violence, secondarisée par l'écriture, ne peut être confondue avec la violence réelle, réalisation non régulée de l'agressivité. Cette littérature adolescente présente une valeur identificatoire par la reconnaissance du lecteur ; selon le double sens du mot reconnaissance ; reconnaissance par familiarité avec les codes de langage, les goûts musicaux, les vêtements et les marques ; mais aussi reconnaissance par remerciement à l'auteur d'avoir réussi à mettre en texte l'idéologie d'une génération.

La violence et l'absence

À côté d'une littérature opportuniste utilisant la violence comme séduction et de la littérature adolescente où elle tente d'être l'expression d'une tension authentique, il existe une troisième détermination à la présence de la violence dans les romans pour adolescents. De façon remarquable, la sanction des crimes dans la plupart de ces romans n'est jamais clairement établie et la notion de faute morale n'est jamais exprimée⁴. Certes, la police est présente et arrête (pas toujours) les auteurs des crimes. Parfois la justice est évoquée. Mais le sens de la sanction est rarement évoqué. Ce n'est pas un hasard. Nous vivons dans une civilisation qui tente de refouler l'agressivité tout en ne sachant pas quelles institutions mettre en place pour la réguler. Les compétitions sportives et l'émulation pour les résultats scolaires n'assument qu'une partie de l'agressivité naturelle. Le jeune enfant rencontre un discours éducatif qui valorise la douceur des tempéraments, le respect des autres et la répression des sentiments hostiles. Simultanément il est abreuvé d'images violentes par la télévision, le cinéma, les jeux vidéo et les mangas.

Un refoulé de civilisation

Cette littérature violente est le retour d'un refoulé de civilisation. Il est utopique de penser que la valorisation des tempéraments doux, la culpabilisation de

l'hostilité et la répression des comportements agressifs suffisent à modifier des besoins inscrits aussi profondément dans l'âme humaine que l'instinct de combat, la volonté dominatrice ou le besoin de conquête. Ces comportements peuvent et doivent être éduqués, assouplis, et mis en perspective éthique. C'est la tâche d'une société. Mais la réussite à cette tâche ne peut être approchée qu'au prix d'une cohérence dans l'ensemble des attitudes sociétales. Cette cohérence nécessite un fondement symbolique qui traverse l'histoire et les générations pour inscrire la nécessité commune de la transformation de l'agressivité. Longtemps, cette cohérence a été associée aux textes fondateurs des religions (« tu ne tueras point »). Elle l'est encore dans nombre de pays. Elle a été relayée par les pactes républicains et les conventions fondatrices des sociétés. Aujourd'hui, il est triste de voir qu'ici et là on juge bon d'apprendre le respect de l'autre au travers de l'exemple du code de la route. La croissance de la violence dans notre société est le symptôme de la dégradation de la Loi dans le code, de la perte de référence aux textes fondateurs et de la dissolution des pactes sociétaux.

La transformation de soi

La violence dans la littérature pour la jeunesse est le symptôme d'un malaise de civilisation. Pour autant, il n'est pas dit qu'elle ne contribue pas à une dynamique positive. La violence présente dans tous ces romans n'en constitue pas toujours l'épicentre thématique. Ce ne sont pas des romans *sur* la violence mais des romans *sur la transformation de soi*. Cette transformation de soi s'assume comme radicalement violente. Par le doublement des identités, par les expériences revendiquées de déferlements pulsionnels, par l'apologie de l'agression, la quête identitaire se révèle dans toute sa cruauté. Mais la violence sert toujours à rejeter au dehors le péril d'inexistence. Ces livres traduisent les vicissitudes de l'adolescence, violence en soi⁵. Il est dans l'ordre des choses que cette violence se retrouve en littérature. Peut-être certains

4. Par exemple dans *Quand les trains passent* le garçon violeur n'est pas puni, de même que dans *Rien* les enfants responsables de violence ne sont pas inquiétés. Lindroth M., *Quand les trains passent*, Actes Sud Junior, 2007.

5. Tout du moins dans notre civilisation, car si l'on en croit Margaret Mead, les adolescents des îles Samoa dans le Pacifique traversent une adolescence sans conflit. Margaret Mead, *Mœurs et sexualité en Océanie*, 1928, Terre humaine poche, 2004,

rêvent-ils d'un retour à l'enfer des bibliothèques pour ces textes au verbe cru et aux cadavres multiples. Ils ont tort. L'écriture est une tentative de conciliation entre des extrêmes incompatibles. La violence borde le sacré, derrière le crime attend le châtiment et derrière les extravagances de la liberté rodent les conventions les plus rigides. Laissons lire et se forger le jugement. Les séductions générées par les excès du marché ne tiennent pas la distance et les œuvres authentiques laisserons leur empreinte. Pour autant laisser lire, n'implique pas que l'on néglige notre *devoir critique*. Parler de leurs livres avec les adolescents, relever leurs facilités et leurs procédés, les aider à différencier la perversité mercantile de l'expression authentique, restent des tâches difficiles, mais nécessaires.

Références

- Cassidy A., *L'Affaire Jennifer Jones*, Macadam , 2004.
- Dole A., *Je reviens de mourir*, Romans Sarbacane, Exprim', 2007.
- Guéraud G., *Je mourrai pas gibier*, éditions du Rouergue, Ado noir, 2006.
- Teller J., *Rien*, Panama, 2007.
- Kino J., *Adieu la chair*, Romans Sarbacane, Exprim', 2007.
- Lindroth M., *Quand les trains passent*, Actes Sud Junior, 2007.
- Mead M., *Mœurs et sexualité en Océanie*, (1928), Terre humaine poche, 2004.